

QUE TAL

DANIEL ARSAND

QUE TAL

PHÉBUS

© Libella, Paris, 2013.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0752-3

À Marie-Caroline Aubert

À Arnauld Richier

À Sylvie Tanette

UNE NUIT

Que l'on soit en janvier ou en juillet n'a aucune importance, que ce soit le printemps ou l'automne m'indiffère. Je ne sais pas ce qu'il pense, lui, des saisons, du passage de l'une à l'autre, j'ignore tout de ses songes et de ce que son regard retient, pourtant il m'est si proche, si proche et si indéchiffrable.

Qu'importe le froid ou le chaud, le dedans ou le dehors, puisque nous sommes ensemble, lui et moi, parce que nous sommes vivants au point d'oublier qu'un des deux puisse fausser compagnie à son presque double, à son presque semblable, à son compagnon, fausser compagnie, mourir, crever, au choix, noria, tout ce qu'on veut. Nous sommes dans notre histoire et nous croyons qu'elle n'est que du présent, à jamais,

toujours, un aujourd'hui infini, d'une éblouissante monotonie. Elle ne se muera pas en souvenirs. Nous sommes dans la réalité et l'illusion, tout en même temps, ritournelle essentielle, fleuve, îles à la dérive, chant tordu par un vent sans naissance ni fin, nuit qui est presque du jour, nous sommes jetés dans un unique mouvement, épousailles si communes, si heureuses souvent, un peu de bonheur, comme des flocons de neige, de l'écume, quelques épis de blé. Il n'y aura pas de séparation. Il n'y a pas eu d'agonie, mais que sais-je de l'agonie, qu'en sait-on, vous comme moi? J'ai vu mourir mon père et ma mère, j'ai vu mourir des amis du sida, j'ai vu mourir des inconnus dans la rue, sans rien savoir, sans pouvoir concevoir ce qui les a étreints à l'instant dernier. Vraiment, qui pourra me dire ce qu'est agoniser, de quoi se compose un dernier souffle, une dernière pensée, un dernier rêve, et si même pensée et rêve sont alors un peu plus que des mots?

Voir n'enseigne pas toujours tout.

Et que sais-je de moi? de lui? de nous?

Nous vivons une histoire.

C'est une histoire d'amour.

Qui aura le culot d'affirmer le contraire? Qui saura?

UNE NUIT

Vous n'aimez pas les histoires d'amour ?

Taisez-vous et tentez de comprendre.

Ce qui est, ce qui n'est pas, ce qui est immobilité, ce qui passe, ce qui s'effondre, ce qui renaît, ce qui n'a jamais été, ce qui est, ce qui est glu et ce qui est foudre. Essayez de comprendre !

Vous n'aimez peut-être que les histoires d'amour attendues, qui ne demandent aucun effort d'imagination, qui endorment.

Moi, je parle d'un amour et de l'amour qui nourrit cet amour.

C'est d'absolu dont je parle. C'est clair, non ?

Il fait chaud ou il fait froid. Il faut trancher. Disons alors qu'il fait froid. Et disons que je me fous qu'il fasse ceci ou cela.

Froid, cependant.

C'est la nuit. Pas forcément la pleine nuit, pas forcément cette heure où l'on saisit que l'on n'échappera pas à l'insomnie, c'est juste un peu avant, dans un entre-deux, avant le sommeil ou avant l'acceptation que cette nuit, on n'aura pas de rêves, on ne sera pas dans un rêve, qu'il y aura simplement agitation, soupirs, fantômes, nerfs en pelote, retour fracassant ou insidieux du passé, des états qui ne demandent aucune explication.

J'ai éteint la lumière.

Je repose sur le lit, les bras le long du corps, l'esprit non encore délesté de tous les petits événements floconnant le long du jour, l'esprit d'heures longues, sans contour, onctueuses, ou moites, de ce bout de temps qui vient échouer dans la mémoire, énigme et épave.

Où est l'île ?

J'ai la gorge sèche, ayant beaucoup fumé la veille. Je garde les yeux ouverts. J'ai la tentation d'allumer une dernière cigarette, d'accomplir des gestes qui maintiendront tout en moi éveillé, la lucidité et l'inconnu.

Une dernière cibiche, un mot d'argot, Fréhel, *Pépé le Moko*, Mireille Balin, maman, mon père, la mort de l'un, la mort de l'autre, la disparition d'une actrice, la restauration d'un film, le naufrage d'une goualeuse, l'oubli les ayant emportés tous, maman qui me chantait cette chanson, cette cibiche, l'ultime. J'hésite, parce qu'Il n'apprécie pas la fumée, ce qui se consume, garde paupières relevées.

Voilà que j'entends, rituel nocturne, son pas.

Je suis parfaitement silencieux. Illusion audacieuse, fadement humaine, orgueilleuse.

Les ténèbres matelassent l'appartement.

C'est Lui, chaque nuit il me rejoint.

C'est un être d'habitudes.

C'est quelqu'un.

Et je pèse mes mots. Je ne le remplacerai par aucun autre. Les synonymes n'existent pas, ne sont qu'apparence.

Il va de la cuisine à la chambre, revient parfois sur ses pas, ce bruit de douceur mate, qui s'effeuille, s'effiloche, se noie, il retourne à la cuisine, ou furète dans la salle à manger, il danse parfois dans le noir, il oscille, il virevolte, se fond dans la nuit, un peu plus profond, toujours plus profond, au creux des ténèbres, délice, il sait ce qu'est la nuit, mieux que moi, le monde tourne avec lui, quand moi, je suis le gisant, le gars qui frissonne d'attente, je n'exagère pas, le garçon qui refuse les larmes, s'émeut de celles des autres, le gars qui s'accouple à des instants de joie muette, qui sait ce qu'est la joie.

Il émerge de la nuit, il a le pouvoir de s'envelopper de sombre, de déchirer ce velours nocturne par un seul glissement, fluidité, regardez, comme il va, un magicien, il va et vient, il danse, je l'ai dit, se décide, son pas se précise, ce balancement de feutre, je le reconnais, nous nous connaissons un peu, lui et moi. J'ose dire qu'il me connaît.

Il entre dans ma chambre. Il y est entré. Il est en son royaume.

Viens.

Pas un bruit de porte poussée, qu'on referme aussitôt.

Il se coule entre le chambranle et le panneau de bois, émerge d'entre des ombres, neigeux, royal, indifférent, ce n'est que mon interprétation, je le vois, j'apprends à lui ressembler, je ne serai jamais son double, animal un peu, par intermittence, par hasard, mais je sais apprivoiser la nuit, et là on se rejoint, on se confond presque, impossibles jumeaux, je le vois et je l'imagine, il n'y a pas de différence entre les deux, vision, il est à deux pas, souverain.

Lequel appartient à l'autre ? Qui est qui ?

Viens.

Il rôde autour du lit. J'écoute son pas de brume. Voilà qu'il interrompt sa déambulation, il tend l'oreille à mon souffle, il sait que je ne dors pas, je ne peux pas lui mentir, et pourtant Dieu sait qu'il ne me déplaît pas de raconter des histoires, les mensonges ne nous sont pas nourriture, il n'a même pas à murmurer : Tu ne dors pas ? Ce langage niaisement théâtralisé, il le méprise. À cet instant il est

UNE NUIT

l'immobilité incarnée, mais aussi l'éphémère.
Divinité. Insondable messenger. De qui? De quoi?
Il a le ricanement muet des princes devant mes
inlassables questionnements. Tout en lui me dit :
Tais-toi.

Viens!

Je l'aime.

Une histoire entière que trois mots résument.

Oui, amour.

Il s'étire, il bâille. Invisible, si familier, réel sans
conteste.

Il est là, et pour l'éternité.

Il frôle un objet posé à terre, une pile de livres,
ne les renverse pas, être agile, ailé, ce n'est pas
une ombre, car aucune ombre n'a sa densité, n'a
ce souffle.

Je le distingue, pâle, en sa soyeuse nudité.

Viens, lui dis-je, viens, viens, viens.

Et cette fois-ci à haute voix, viens, voix chaude,
laiteuse, voix tel un pelage, voix suppliante, voix
de l'espoir et du silence.

Il me répond en se hissant sur le lit, à l'extrémité
de ma couche, il se tient là, muet, là où je croise
les chevilles, bienheureux, il rampe brusquement
vers moi, vers mes paumes, vers le haut de mes
cuisses, vers ma poitrine, vers mes aisselles, vers

mon corps tout emmailloté de draps. Ne suis-je pas tout de tiédeur ?

Il couche sa joue dans ma paume, sa respiration parcourt mes doigts, les réchauffe, un baiser, quelque chose comme ça, de fébrile et d'émouvant.

Il longe mon flanc, il s'arrime.

Cet arrêt devant la chair offerte, cette odeur de sueur, cette odeur d'homme que je perçois souvent sur moi.

Il occupe maintenant tout l'espace, il renvoie au néant toute solitude, il m'envahit, il gagne du terrain, il me hume, il me palpe, je ne l'ai pas trahi, je suis le même qu'hier et le même qu'avant-hier, je suis offert, je m'abandonne, il me caresse, tendresse ébauchée, recommencée, il est à mon écoute. Il pose la tête sur mon épaule, relève la tête, se déplace de côté, se colle à mon torse, il a le talent d'improviser de ces légers silences ponctués par de tout petits soupirs, j'ai appris de lui à deviner l'indicible, à me taire pour mieux sentir ma peau frémir, s'émouvoir, demander, recevoir.

Il s'alourdit sur ma poitrine, m'écrase de sa puissance.

Ses muscles bandés, parfaitement dessinés,

UNE NUIT

ceux de ses cuisses, surtout, rien d'agressif en lui, pas en cet instant du moins.

Mes mains se posent sur ses épaules, sur son dos, et là où bat son cœur. Il se raidit, il n'apprécie pas les familiarités, la flatterie et le baiser se doivent d'être elliptiques, il a le sens de la précision et de la mesure, il m'a conquis, il m'a accordé quelques privautés, mais maintenant, restons-en là, dormons, l'un contre l'autre, la nuit sera courte.

Pour ne pas qu'il me quitte, je renonce à mes caresses. Je me redresse légèrement, j'ai les reins douloureux, il geint, parce que j'ai bougé, je vois dans la nuit, le dire et le redire, l'enivrante répétition, il recule, il est tout glissement, avance de nouveau, nos joues se touchent, chatouillis, rire étranglé de l'un, grognement satisfait de l'autre.

J'éprouve un grand contentement d'être là, avec lui, dans ce lit.

Il m'a apporté la paix.

Je t'aime.

Avec lui, tout est limpidité.

Que Tal.

C'est son nom.

Il est contre moi, il est totalement là, il module